



Quand les clercs étaient au cœur des stratégies familiales : le cas des González Batres dans la Capitainerie Générale du Guatemala au XVIIIe siècle.

Christophe Belaubre

► To cite this version:

Christophe Belaubre. Quand les clercs étaient au cœur des stratégies familiales : le cas des González Batres dans la Capitainerie Générale du Guatemala au XVIIIe siècle.. Histoire et Sociétés d'Amérique Latine, 2001, 15, pp.17. halshs-00153130

HAL Id: halshs-00153130

<https://shs.hal.science/halshs-00153130>

Submitted on 8 Jun 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quand les clercs étaient au cœur des stratégies familiales : le cas des González Batres dans la Capitainerie Générale du Guatemala au XVIII^e siècle.

Dans les sociétés anciennes la famille était par excellence la cellule de base de la société. Certaines étaient plus ou moins structurées mais elles étaient toutes plurifonctionnelles. Sans déterminisme aucun (les groupes humains sont par essence plastiques) la vie quotidienne des familles était soit dominée par les activités commerciales du chef de famille, soit par le service de l'Etat. Les sociétés hispanoaméricaines reproduisaient ce schéma d'organisation sociale. Dans l'ancienne Capitainerie Générale du Guatemala qui recouvrait une bonne partie des limites géographiques de l'isthme centraméricain, beaucoup d'études ont souligné l'exceptionnelle concentration de la richesse entre les mains de quelques familles mais les mécanismes qui permettaient cette accumulation restent mal connus. Cela suppose une mise en évidence de la capacité des membres du haut clergé à agir sans se soumettre à tout moment aux normes imposées par l'Eglise¹. Cette dernière est une de ces institutions étroitement reliées à la Couronne par le patronage mais c'est peut être la seule entité qui comme la municipalité ou l'appareil d'Etat ne représente pas directement les intérêts d'un groupe social (la partie supérieure de la hiérarchie sociale hispano-américaine, créole et péninsulaire). Son rôle dans l'économie coloniale n'est en outre plus à démontrer². Les créoles parviennent à y atteindre les postes clefs et les prébendes dès la fin de la Conquête en jouant sur la faiblesse de l'encadrement provenant de la péninsule. Cette concentration de pouvoirs entre les mains des familles installées sur plusieurs générations en Amérique explique en partie la décision prise par la Couronne d'expulser les jésuites en 1767 et surtout celle d'imposer le ruineux transfert de la capitale après 1773.

Les nombreux témoignages écrits conservés dans les archives sur les González Batres démontrent, mieux que tout long argumentaire, la place singulière de cette famille. D'autres historiens ont souligné l'omniprésence de cette famille dans la société coloniale³. L'accaparement des charges publiques et religieuses atteint un tel degré que les contemporains eux-même sous la plume de Jose Cecilio Del Valle, éprouvaient le besoin de dénoncer cette puissance⁴.

Dans cette étude, à travers les comportements individuels et collectifs de cette famille, nous cherchons à mieux cerner les stratégies que quelques noyaux créoles mettaient en place pour contrer l'influence espagnole et surtout pour consolider toujours plus leur position dans la société. L'étude du groupe familial des González Batres est particulièrement intéressante car son influence durant l'époque coloniale obéit à une courbe ascendante avant de connaître de réelles difficultés à la veille de l'indépendance ; comme si cette famille, née et confortée par le système colonial, s'effondrait au moment où des forces extérieures remettait celui-ci en cause ; au moment où les forces libérales dénonçaient le pouvoir de l'Eglise sous toutes ses formes.

Un retour sur les premières traces laissées par le nom González Batres nous permet très tôt de mettre en évidence l'importance du mariage. En effet, après une arrivée en Amérique centrale plutôt modeste, les investissements dans le bétail puis les importations de produits espagnols n'auraient pas permis d'assurer à eux seul la présence de la famille sur la scène coloniale pendant plusieurs générations. Des alliances matrimoniales étaient nécessaires pour consolider le

¹

patrimoine foncier et pour accroître la sphère d'influence du groupe. La participation à la vie de l'Eglise fut d'ailleurs une conséquence logique de l'accroissement de l'influence de la famille dans la société coloniale. Nous essayons alors de saisir l'ensemble des relations maintenues par les curés membres de ce groupe, autant entre eux que vis-à-vis de l'extérieur, avec comme but la mise en évidence des intérêts sous-jacents. En effet, ces carrières ecclésiastiques ne sont compréhensibles que lorsqu'elles sont étudiées dans le contexte familial et social⁵. Cette présence dans l'Eglise est stratégique, c'est-à-dire recherchée pour maintenir la puissance du groupe dans la seconde moitié du XVIII^e siècle alors que l'esprit d'entreprise s'essouffle, qu'il faut tenir son rang d'honorable et vieille famille et que.... les premières difficultés financières apparaissent. En effet les premiers signes de déclin surgirent dans les années qui précédèrent l'indépendance. Ils s'expliquent par les guerres qui entravaient les relations commerciales mais aussi parce que les différents membres de la famille jouissaient alors de trop grandes facilités de crédit qui eurent pour conséquence un endettement toujours plus fort. Opération économique banale, à travers cet exemple, le crédit nous apparaît un excellent révélateur des dynamiques sociales⁶.

L'émergence d'une famille sur la scène coloniale au XVIII^e siècle.

De l'Espagne au Salvador. Les ancêtres de cette famille sont probablement originaires des environs de Madrid. Ils arrivent en Amérique centrale à la fin du XVI^e siècle et s'établissent dans la circonscription de la ville de San Miguel. Le Capitaine Juan Gonzalez Batres est le premier à entrer dans l'*ayuntamiento* de la ville de Guatemala comme *alcalde* en 1689. Son père était Diego González de Batres et sa mère Isabel Clara de la Cueva y Quiñones. Ils avaient célébré leur mariage à San Miguel en 1638, union qui sanctionna l'entrée de la famille dans l'aristocratie centraméricaine⁷.

Grâce à son testament, nous disposons d'un excellent point de départ sur la fortune des González Batres au tournant du siècle :

Lieu	Bétail	Chevaux	Mules	Valeur	Esclaves	Censo
S. Ant. Suchitepequez	1665	300	50	15825	9	4000
Escuintla	300	120		4000	2	2000
Escuintla	650		80	6600	2	5000
Guazacapan						1500
Guazacapan				3000		2000
Guazacapan	1600	70	25	4295		2295
Guazacapan	300	50	50			
Total	4515	540	205	33720	13	16795

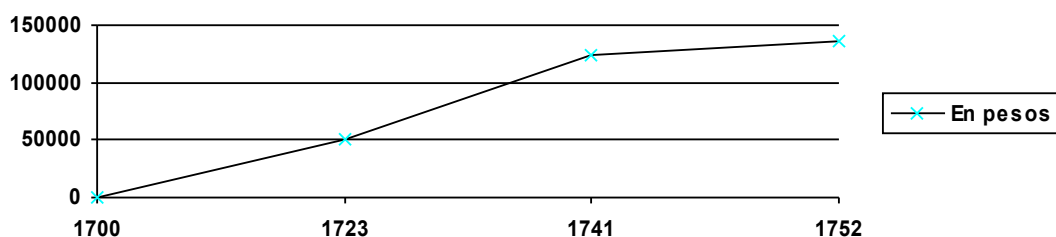
L'hacienda Tacuacinate (San Antonio Abad) se trouvait à la droite du fleuve Coyolate et s'étendait sur 50 *caballerias*. Elle appartenait à don Juan González Batres depuis au moins 1673, date de la *composición* des terres⁸.

En dépit d'une dot confortable et d'une assise foncière indéniable, la situation financière n'était alors pas complètement assurée et les pertes enregistrées lors de la conduite de 800 têtes de bétail du Honduras vers ses *haciendas* furent très lourdes selon ses propres déclarations : ces dernières étaient lourdement grevées par des *censos* dont jouissent pour l'essentiel le couvent des Mercédaires : au total plus de la moitié de la valeur des propriétés. Enfin Juan Jose devait plus de 21.000 pesos, mais ses dettes appartenaient pour l'essentiel à la famille puisqu'elles provenaient

de la gestion du testament de sa belle-mère, Maria Ventura de Coronado y Arrivillaga à laquelle il devait 14.000 pesos.⁹ Ces dettes correspondaient à des investissements dont ses fils profiteraient ensuite pleinement, d'autant qu'au cours du XVIII^e siècle le prix de la viande ne cessa d'augmenter.

Les enjeux des alliances matrimoniales. Cette fortune foncière encore fragile se doubla d'une véritable politique matrimoniale marquée par des choix qui accrurent considérablement l'influence de la famille González Batres. En effet, les familles parvinrent à consolider leurs positions grâce à la redoutable alchimie des alliances matrimoniales. Juan Jose, le troisième fils, appelé à devenir le chef de la famille, eut aussi dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle les moyens financiers pour s'engager dans le commerce transatlantique¹⁰. Son exceptionnel testament souligne combien le mariage pouvait peser sur la vie des individus¹¹. En effet Juan a attendu l'âge de 38 ans pour effectuer un mariage fructueux, puisqu'il obtint la main de Juana de Arrivillaga, fille de l'héritier du majorat de cette même famille¹². Le testament nous révèle les motifs d'un mariage aussi tardif. Le fils aîné, Diego, né en 1684, reçut la majeure partie de l'héritage, lequel passe à sa mort en 1731 à son frère Manuel qui a son tour meurt en 1735 et, qui le lègue à sa soeur Lucia plutôt qu'à Juan Jose son frère probablement pour compléter la faible dot qui lui avait permis de se marier avec Miguel de Montufar en 1702. La situation financière de Juan Jose ne lui permet pas d'envisager un mariage intéressant avant cet âge déjà avancé : il possédait probablement peu de terres et ses activités commerciales étaient encore modestes faute d'investissement. En revanche, profitant de la dot et de l'appui de la famille Arrivillaga, son pouvoir économique ne cessa alors de croître jusqu'à sa mort en 1752 comme le montre la figure ci-après.

Evolution de la fortune de Juan Jose Gonzalez Batres y Alvarez de Toledo, Source : A1-20, Leg 1548, Clause 10, 13, 14,



Les dots de son premier mariage et du second avec Catharina Larrave y Galvez furent relativement modestes : environ 4000 pesos. Le premier mariage lui permit de gagner du crédit auprès de l'Eglise et donc d'avoir accès aux prêts consentis par le juge des chapellenies ou ceux octroyés par les administrateurs des couvents¹³. Il pouvait en outre compter sur les fonds d'une confrérie et d'une oeuvre pieuse fondée dans l'église du couvent de San Francisco¹⁴. Cette relation particulière se perpétua, puisque tous ses fils demandèrent à être enterrés comme leur père dans la voûte de Loreto à l'intérieur de cette même église. Surtout, comme le prouve le testament de Manuel, les fonds des confréries continuèrent à être étroitement contrôlés¹⁵. A sa mort, le réseau commercial était alors bien établi avec des liens dans les villes de Cadix, Veracruz, Mexico, Puebla et Oaxaca¹⁶. Le second mariage obéissait sûrement à des préoccupations moins économiques car Juan Jose possédait alors de nombreux enfants et l'absence de la mère dut se faire immédiatement sentir. Les gains relativement modestes durant les cinq années du mariage s'expliquent par la guerre de Succession d'Autriche, laquelle, par le jeu des alliances, déclencha

un nouveau conflit colonial entre l'Angleterre et l'Espagne qui paralysa les relations commerciales. L'amour permet d'autre part de comprendre pourquoi le fils unique qui survécut de ce mariage, Francisco, fut mis sur un pied d'égalité avec les enfants du premier mariage, déclaration testamentaire qui ne sera pas sans conséquence dans l'avenir¹⁷.

Si Juan Jose tira un profit remarquable de son mariage avec la famille Arrivillaga, plusieurs années auparavant sa soeur Lucia, en se mariant à l'âge de 15 ans avec le Capitaine espagnol Miguel de Montufar, donna naissance à un groupe familial qui devait également participer de manière remarquable à la vie religieuse. Un de ses fils, Miguel Francisco Montufar y Batres (1713 - 1773), parvint à être *dean* du chapitre cathédral après une carrière brillante dans l'enseignement, puisqu'il fut six fois recteur¹⁸. Un autre fils, Lorenzo, fut pendant plusieurs années responsable de la gestion des rentes du couvent de *Concepción*. Une de ses filles se maria avec un autre Espagnol, Gaspar Juarros, qui fut le père du curé Domingo lequel écrivit un ouvrage très dense, le *Compendio de la Historia de la ciudad de Guatemala*. De cette union naquit aussi le chanoine Juan de Dios Juarros, cinq fois recteur de l'université entre 1770 et 1794 et membre du chapitre pendant 29 années. Une autre fille de Juan Jose s'allia à nouveau avec la famille Arrivillaga pour donner naissance à Manuela, mère de la plus grande personnalité religieuse et probablement politique de la première moitié du XIXème siècle : Antonio Larrazábal y Arrivillaga¹⁹. Il est difficile de dire si ces différentes carrières ecclésiastiques autour d'un même noyau familial s'expliquent par le jeu des solidarités entre les individus. Le parrainage de Domingo Juarros y Montufar par Catharina González Batres y Uria prouve que des ponts parfois solides pouvaient exister²⁰. Cependant, les prébendes étant peu nombreuses, il est fort possible que les rivalités au sein des familles ne furent pas absentes. On peut tout de même penser que le chanoine Juan Jose González Batres dont nous allons longuement évoquer la vie profita pleinement de la présence de son oncle, Miguel Francisco Montufar, au sein du chapitre pour en obtenir l'accès. Les *ternas* envoyées au Roi étant rédigées par l'évêque et le chapitre, ou par le *dean* lui-même en cas de vacance de la mitre.

Isabel Maria prit pour époux un autre Capitaine, Antonio Zepeda membre d'une vieille famille créole. Deux enfants de cette famille entrèrent dans l'Eglise : ils eurent des destins différents puisqu'Antonio ne put éviter l'exil en 1767 après l'expulsion de son ordre tandis que son frère vécut sur les intérêts confortables de plusieurs chapellenies sans, semble-t-il, éprouver le besoin de postuler à une cure, préférant se lancer dans des activités commerciales²¹.

Ces trois mariages fructueux expliquent l'omniprésence des fils et petits fils de Juan Gonzalez Batres dans les postes les plus importants de la vie publique²². Juan Jose González Batres porta désormais seul le nom de sa famille puisqu'il fut le seul à se marier.

La constitution d'un réseau où les clercs jouèrent un rôle de premier plan (1750 - 1800)

Si le choix de l'épouse obéissait à des motivations très peu romantiques, le placement des enfants dans telle ou telle composante de l'Eglise était lui aussi soigneusement pesé, motivé par des convictions religieuses réelles mais non dénué d'intérêts. De toute façon, dans le cas de Juan González Batres, ce dernier possédait trop de filles pour prétendre toutes les marier à des hommes de sa condition sans mettre sérieusement en péril le capital familial. Au delà de ces nécessités économiques, quelles étaient les espérances du chef de famille en plaçant des enfants dans l'institution ecclésiastique ? Toute la complexité de l'univers social centraméricain apparaît dans cet exemple, tellement importants étaient les enjeux liés à la présence dans une institution

tentaculaire comme l'Eglise. Avec les enfants de Juan débuta véritablement le noyautage de l'institution ecclésiastique par la famille qui tira alors véritablement profit de la gestion des dîmes et des prêts consentis par les couvents et par le juge des chapellenies. Une fois bien implanté dans l'institution, le réseau des González Batres put s'étendre d'autant plus facilement vers les familles les plus importantes d'Amérique centrale, notamment celle des Aycinena : Cette relation, qui tendit à se resserrer toujours plus était directement liée à la rareté du numéraire et donc à la nécessité de recourir fréquemment au crédit. Or une économie qui reposait sur le crédit était obligatoirement basée sur la confiance d'où l'extrême concentration du pouvoir entre quelques mains.

Au centre du réseau : le chanoine Juan Jose González Batres y Arrivillaga. L'enjeu étant important, Juan n'hésita pas à mettre ses fils dans la position la plus avantageuse ; il prévoyait à la naissance que son aîné, Juan Jose, rejoindrait l'Eglise. Il prit des mesures pour réunir de nombreux appuis grâce au parrainage et à des amitiés conservés à Madrid. Il était incontestablement l'enfant élu, appelé à devenir un des personnages parmi les plus importants de la vie religieuse durant toute la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle. Même si le parrainage clérical était fréquent pour les fils destinés au sacerdoce, il ne faut pas s'étonner du choix porté en 1726 sur sa sœur Lucia puisqu'elle était alors héritière de la fortune familiale. Juan Jose (1726-1807) parvint à intégrer le chapitre cathédral pour en prendre la tête pendant 28 années entre 1779 et sa mort se gardant bien d'accepter "la promotion" à l'évêché isolé de Santa Marta en Nueva Granada, vacant en 1793²³. Le sort de cet homme fut probablement scellé le jour où son père rédigea son testament par lequel il faisait de lui son principal héritier lui léguant sa maison ainsi que les dix commerces attenants²⁴. Alors que Juan Jose avait obtenu son doctorat en théologie (acquis en 1749), il bénéficia pleinement des précautions que son père avait su prendre pour financer des correspondants à Madrid chargés de lui obtenir une prébende²⁵. Celle-ci n'arriva que dix années plus tard, en 1761, consacrant une position déjà reconnue dans la société locale, puisque Juan Jose, qui assurait alors les cours de droit canon à l'université, avait déjà été par trois fois recteur de cette institution et possédait un titre d'avocat de l'Audience. Il avait non seulement obtenu, dans l'intervalle, un nouveau diplôme de docteur en droit canon mais avait aussi été nommé en 1750 *promotor fiscal* de la curie²⁶ par l'évêque Pedro Pardo de Figueroa. Dès lors, son pouvoir dans l'Eglise, et plus généralement dans la société coloniale, ne va cesser de se renforcer jusqu'à sa mort. Pendant plus de vingt ans il occupa un des postes les plus rémunérateurs de l'Eglise à savoir le "commerce" des bulles de la Sainte Croix. Ces dernières sont vendues en toute illégalité aux populations Indigènes. L'argent obtenu de la vente de ces bulles était utilisé pour acheter de l'indigo, lequel est envoyé hors taxes (sans *alcabala*) à Mexico²⁷. Comme le montre le tableau ci-après le chanoine cumule les postes qui permettent des rentrées d'argent régulières :

Titre	Dates	Revenus annuels	Source
Petit majorat, maison et commerces	1751 - 1760		AGCA, A1-20, leg. 1458, testamento
Chanoine	1779 - 1807	Entre 3000 / 4000 pesos	AGI, leg. 909 diezmos
Subdélégué de la Bulle Ste Croix	1776 - ?		AGCA, A3.29, exp 28121, leg. 1749
Usufruit d'une Hacienda	1777 - 1807	450 pesos	AGCA, A1-20, leg 943, acte notarié
Avocat de l'Audience	1760 - 1807	500 pesos	AGI, leg. Ind Gral 236
Chapellenie de 1000 pesos	1631 - 1807	30 pesos	AHA, T6, 92, reconnu sur une propriété Par les héritiers de son frère Manuel
ramenée à 600 pesos après le transfert			
Chapellenie de 2000 pesos fondée	1731 - 1807	100 pesos	AHA, T6, 92, reconnu par la famille

par Diego Batres, perdue en 1773			Aycinena
mais reconstituée par le chanoine			
Chapellenie de 1000 pesos	1770 - 1807	50 pesos	AHA,T6, 92, reconnu sur une propriété de la famille Castellanos
Chapellenie pour être ordonné,	1748 - 1773	210 pesos (5 % de 4200 pesos)	AHA,T5,41, Ordenaciones
perdue lors du transfert			
Chapellenie de 1000 pesos de sa	1798 - 1807	50 pesos	AHA,T6,92, reconnu par le commerçant Juan Bautista Yrissari
soeur Francisca Batres			
Chapellenie de 1000 pesos	1785 - 1807	50 pesos	AHA,T5,52, Livre de chapellenie
Oeuvre pieuse de 2000 pesos	1750 - 1807	100 pesos	AHA, T5,52, Livre de chapellenie
fondée par Catarina Batres			
Professeur de Droit Canon	1762 - 1770		AGCA, A1.3.24, Exp 13189, Leg 1961
Majordome de confrérie	1751 - 1807	100 pesos	AGCA, A1-20, leg 944

Sa position d'aîné associée à son prestige dans l'Eglise faisait de lui le véritable patriarche de la famille González Batres. Il exécuta les testaments de tous ses frères. Jusqu'à sa mort il maintint la cohésion familiale, se montrant à sa mort fort généreux puisque toutes ses nièces obtinrent 500 pesos chacune. Globalement, l'essentiel de sa fortune est transformé en oeuvres pieuses qui bénéficieront à l'Eglise en général et plus particulièrement à ses deux neveux Juan Jose et Diego : ils sont destinés à la la carrière ecclésiastique. Il meurt en 1807 en choisissant d'être enterré dans le couvent des Capucines.

La jouissance des fonds conventuels et des oeuvres pieuses. Les couvents de religieuses et les marchands de la capitale furent, tout au long de l'époque coloniale, intimement liés. En effet, tant qu'il ne fut pas possible d'effectuer un mariage avec un homme jugé de la même condition ou bien tout simplement tant que les moyens de la famille ne permettaient pas de réunir une dot suffisante, les couvents constituèrent des refuges obligatoires. Cinq filles de Juan Jose González Batres entrèrent dans deux des six couvents de religieuses de la capitale : Manuela Tomasa, Micaela Dominga prononcèrent leurs vœux dans le monastère de Santa Clara et surtout Francisca Javiera, Josefa Antonia et Maria Ana rejoignirent le monastère de *Concepción*²⁸. Lorsqu'en 1774, Jose González Batres y Asturias eut besoin de 1500 pesos pour ses affaires il se tourna alors tout naturellement vers son neveu, Lorenzo Montúfar y Batres, administrateur des rentes du couvent de *Concepción*, lequel obtint sans difficulté l'autorisation de l'abbesse qui n'était autre que Josefa Antonia González Batres y Arrivillaga²⁹. Cette dernière fut à nouveau abbessse du couvent entre 1780 et 1783.

Les González Batres dans la tourmente du transfert de la capitale en 1773. Le chanoine Juan Jose ne ménagea pas ses efforts pour soutenir le Roi dans sa résolution de transfert de la capitale. Comment expliquer cette attitude contraire aux intérêts de l'institution ? La raison avancée par certains historiens selon laquelle les propriétés hypothéquées dans Antigua Guatemala auraient motivé cet appui sans faille est peu plausible. Les listes des capitaux perdus par les différents couvents ne confirment pas que la maison Batres ait été alors sérieusement endetté.³⁰. Le testament de Juan Jose, rédigé en 1750, révélait une situation financière très saine. Le tremblement de terre provoqua bien sûr des pertes substantielles au sein de la famille, puisque Manuel, qui avait reçu du chanoine la jouissance de la maison paternelle, perdit d'un coup plus de 15.000 pesos. Mais cette maison était alors libre de tout *censo*. Peu importait donc que la maison soit reconstruite à Antigua ou dans la nouvelle capitale. Nous n'avons trouvé qu'une seule écriture qui irait dans le sens de la thèse de l'endettement excessif des González Batres en 1773. En effet, Juan Jose González Batres y Arrivillaga vivait sur une chapellenie dotée par son père de 6.600 pesos³¹. Andres Guerra Gutierrez, secrétaire du gouvernement, possédait ces capitaux contre

l'hypothèque de deux maisons à Antigua. Les intérêts de ce capital furent payés avec régularité jusqu'à la ruine de cette ville : les pertes furent alors très importantes puisque la chapellenie fut ramenée à 1366 pesos par décision royale. La somme reste modeste comparée à la fortune globale de la famille. En outre, la plupart des vieilles familles perdirent des sommes équivalentes, ou parfois supérieures. Le chanoine eut aussi à pâtir des conséquences financières du transfert car il jouissait d'une chapellenie de 4000 pesos fondée au moment de son ordination mais cette perte représentait seulement une année de ses revenus annuels³². D'autre part, Juan Jose González Batres, dans les années qui précèdent le séisme, entretenait des relations ombrageuses avec l'évêque réformateur Pedro Cortes y Larraz. Le chanoine ayant peu à perdre dans la décision de transférer la capitale et tout à gagner en soutenant la Couronne contre l'intransigeance de son évêque, qui défend les intérêts généraux de l'Eglise, n'hésita pas à peser de tout son poids pour faire accepter le transfert³³.

La fortune du sous-diacre Francisco González Batres y Larrave. En 1768, à la suite d'un jugement rendu par la cour ecclésiastique, le fils de Juan González Batres et de Catarina de Larrave était déclaré dément³⁴. Les différents témoignages qui appuient la nécessité de mettre le sous-diacre sous curatelle mettent en évidence les probables conséquences des nombreux mariages entre familles trop rapprochées par le sang³⁵. Il souffrait de troubles graves de la mémoire, peut être violent ou au contraire prodigue à l'excès³⁶. Pendant plus de 44 années jusqu'à sa mort en 1807 son demi-frère le *dean* va administrer la partie des biens que son père lui a destinée au moment de sa mort. Cette fortune dépasse les 75000 pesos (sans inclure la maison où il vit en 1809) au moment où les membres de la famille Batres chargés d'exécuter le testament du chanoine se réunissent pour nommer un nouveau curateur³⁷. En 1812, cette fortune est confiée au curé Jose Teodoro Franco lequel accepte la charge tout en se plaignant de la faible rémunération qui lui est accordée³⁸. Ce procès prouve l'ancienneté des relations entre ce curé très influent dans l'administration diocésaine et le chanoine puisque selon ses propres termes il avait l'habitude de lui rendre visite à sa maison³⁹. Cette fortune resta largement entre les mains de la famille puisqu'avant d'être mis sous curatelle, Manuel González Batres avait utilisé les 28000 pesos pour ses affaires. La somme de 39514 pesos (capital plus les intérêts de retard) est remise au Dean en 1784 par sa femme qui exécute alors son testament. Jose González Batres y Asturias empruntait alors le capital initial en se présentant comme garant à Ambrosio Taboada y Juan de Oliver. Les intérêts servent à constituer des capitaux plus petits qui sont à leur tour prêtés par le chanoine à des familiers comme Manuel Jose Zepeda en 1802 qui reçoit 1700 pesos⁴⁰ ou au marquis de Aycinena qui emprunte la même année 1765 pesos⁴¹. En 1797, le Chancelier de l'Audience Juan Miguel Rubio y Gemmir avait emprunté 3000 pesos de cette tutelle⁴².

L'alliance entre le réseau Aycinena-Batres et le sacritain Jose Teodoro Franco. Le testament du chanoine Juan Jose révèle l'étroitesse du lien qui unissait sa famille avec celle des Aycinena : sur les vingt-huit clauses six étaient consacrées à la fondation d'œuvres pieuses dont les différents capitaux étaient tous remis au marquis d'Aycinena⁴³. Si Juan Fermin Aycinena, puis ses héritiers utilisent à plein un réseau largement issu de familles d'origine navarraise, comme Antonio Bergaña, Juan de Gortari and Jose Garcia Govená⁴⁴, le rapprochement avec la famille González Batres est lié au souci de tirer profit des liquidités offertes par l'Eglise. Ce rapprochement débuta probablement avec Juan Fermin Aycinena lorsque celui-ci obtint, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, la responsabilité de gérer les fonds du monastère des Capucines. Les livres de notaires renferment de nombreuses écritures qui témoignent de la relation privilégiée entre l'Eglise et cette famille. Le Chanoine Juan Jose González Batres, n'hésita pas, en 1793 par exemple, à fournir au marquis de Aycinena 3500 pesos pour ses affaires⁴⁵ utilisant alors les fonds que son père Juan se servait déjà, lorsqu'il était majordome de la confrérie de *Concepción*, fondée dans l'église de Saint François. Plus tard, le chanoine prêta une somme encore plus importante à

Jose de Aycinena, cette fois-ci sur ses propres biens⁴⁶. Les biens de Francisco Gonzalez Batres y Larrave furent aussi abondamment utilisés. Le marquis de Aycinena, en 1804, acceptait de se porter garant de Jose Teodoro Franco, alors sacristain de la cathédrale, pour gérer les fonds issus des chapellenies vacantes à la suite du décès des titulaires⁴⁷. Il est difficile de ne pas voir dans cette décision l'influence des González Batres dont nous avons vu qu'ils étaient depuis fort longtemps en très bons termes avec ce curé, désormais sacristain de la cathédrale et dont l'influence économique ne cessait de croître.

De l'apogée aux premiers signes du déclin (1800 - 1830)

Au tournant du siècle, les alliances matrimoniales avec les familles Asturias, Muñoz y Barba et Delgado de Nájera débouchèrent sur la constitution d'un véritable noyau de pouvoir incontournable dans la société coloniale. Au moins en apparence la famille González Batres semblait constituer le clan dominant au tournant du siècle. Pourtant le groupe familial tendait à éclater, les procès entre les membres des différentes familles étaient plus fréquents.

L'apogée du clan Batres en 1800 . La famille au sens large est présente dans l'Eglise, dans la municipalité et au sein de l'administration royale, toujours à des postes-clefs. La valeur des maisons familiales témoigne de la puissance atteinte : celle de Jose Batres y Asturias était évaluée à plus de 20.000 pesos et celle du chanoine à plus de 12.000⁴⁸. Le tableau ci-dessous donne une bonne idée de la puissance alors atteinte par la famille :

Distribution des charges occupées par la famille González Batres dans la première moitié du XIXème siècle	
Jose González Batres y Arrivillaga	Principal fournisseur de viande de la ville de Guatemala (1760 - 1808)
Juan Jose González Batres y Arrivillaga	Chanoine pendant 47 années(1760 - 1807), Avocat de la Real Audiencia
Micaela Dominga González Batres y Arrivillaga	Religieuse du couvent de Concepción
Antonio Jose González Batres y Arrivillaga	Religieux du couvent des Récollets
Manuela Tomsa González Batres y Arrivillaga	Religieuse du couvent de Santa Clara
Francisca González Batres y Arrivillaga	Religieuse du couvent de Concepción
Josefa Antonia González Batres y Arrivillaga	Religieuse du couvent de Concepción
Maria González Batres y Arrivillaga	Religieuse du couvent de Concepción
Juan Batres y Najera	Intendant de Chiapas (1814)
Francisco Jose Batres y Najera	Alferez du Régiment de Dragons (1795), Alguazil mayor de corte (1810), Regidor (1816)
Jose Antonio Batres y Najera	Regidor (1794 - 1812), Alcalde ordinario (1807, 1810) Alguazil mayor de l'Audiencia
Diego Batres y Najera	Curé du Sagrario, Gouverneur du diocèse en 1829
Buenaventura Batres y Muñoz	Ministre de la Real Hacienda de las Cajas de Trujillo (1816)
Ignacio Batres y Muñoz	Corregidor de Chimaltenango (1814 - 1822)
Juan Jose Batres y Muñoz	Curé de San Sebastian (1798 - 1829)
Maria Francisca Batres y Muñoz	Religieuse du couvent de Concepción
Miguel Batres y Muñoz	Prieur du consulat, Regidor de la municipalité (1818), Corregidor à chiquimula (1802 - 1811)
Antonio Batres y Muñoz	Trésorier Juge Officiel de las reales cajas de Mexico
Salvador Batres y Muñoz	Administrateur des alcabalas de Guadalajara
Julian Batres y Muñoz	Prieur du consulat (1795)
Jose Mariano Batres y Asturias	Comptable des reales cajas de San Salvador

Le chanoine profite de sa position pour s'assurer du soutien du clan Aycinena en octroyant des prêts sur les fonds qu'il gère personnellement⁴⁹. La famille dans son ensemble bénéficie de grandes facilités de crédit qui expliquent en partie les dettes constatées dans les différents inventaires après décès. Le graphique ci-dessous ne reflète pas la totalité des flux financiers entre la famille et l'Eglise mais il met clairement en évidence le lien particulier avec le couvent de conception et la diversité des options de crédit à disposition de la parentèle.

Cependant l'édifice se lézardait déjà dangereusement, principalement parce que les González Batres fondaient leur pouvoir économique les activités import-exports lesquelles souffraient alors des guerres qui ralentissaient le trafic maritime. Les enfants issus de ces trois ultimes mariages firent preuve de beaucoup plus d'indépendance vis-à-vis du père de famille. Les comportements familiaux évoluaient avec, par exemple, quatre mariages célébrés au sein de la famille González Batres y Muñoz et sept au sein de celle González Batres y Asturias. (seul Maria Concepción et Juan Jose optèrent pour rejoindre l'Eglise). Pourquoi cette évolution? Qu'en était-il alors de la participation à la vie religieuse ?

De la faillite à l'individualisation des carrières. L'alliance avec la famille Asturias. Jose González Batres obtint la main de Mariana Alvarez de Asturias en 1769 et laissa à sa mort en 1808, onze enfants dans une situation financière catastrophique. Peut-on établir un lien entre la faillite familiale et l'absence de représentant dans l'Eglise ? Francisco Xavier refusa l'ordination auquel le destinaient ses parents et quitta le collège tridentin en 1805 après y avoir suivi les cours pendant plus de quatre années⁵⁰. Il resta célibataire jusqu'à l'âge de 36 ans pour se marier alors avec Manuela Zeceña y Cordova.

Tant que les problèmes financiers ne furent pas notoires, la tradition des alliances entre familiers se perpétua puisque Lorenzo de Montúfar est un petit-fils de Miguel de Montúfar et de Agustina González Batres. Le père de famille, jusqu'en 1800, posséda suffisamment de crédit pour marier avantageusement ses enfants. A partir de 1805, il est difficile de ne pas avancer comme explication à la décision de Francisco Javier de pas devenir prêtre des raisons purement financières, son père ne pouvant pas alors réunir le capital nécessaire à la formation d'une chapellenie de 3000 pesos pratiquement obligatoire pour accéder aux ordres majeurs. Les difficultés de José débutèrent après le tremblement de terre puisque, par malchance, quatre années avant la destruction de la ville, il avait acheté la maison de Miguel de Molina pour une valeur de 11.000 pesos, investissement complètement perdu⁵¹. Les dettes pesaient d'autant plus sur le destin de la famille que la dot de plus de 14.000 pesos ne fut versée par la famille Asturias qu'après plus de vingt ans de mariage⁵². Le mariage de Francisco Javier en 1821 avec la soeur de Basilio Zeceña, curé de la Candelaria et libéral convaincu, prend tout son sens lorsqu'on connaît la situation délicate dans laquelle il dut se trouver les années précédant la liquidation totale des biens de sa famille sur ordre de ses créanciers : le monastère de Santa Clara, les religieux Récollets, le chanoine Garcia Redondo, le curé Gabriel Muñoz, pour citer les plus importants⁵³.

En effet, l'inventaire après décès fait apparaître un endettement de plus de 40.000 pesos⁵⁴. La vente aux enchères des biens inventoriés était alors inévitable ; elle se déroula en janvier 1809 et rapporta peu de fruits. Et, ce qui est plus grave peut-être, cette faillite déboucha sur une querelle familiale qui ne trouva sa conclusion que devant les tribunaux. En effet depuis 1785, Jose González Batres avait emprunté auprès de son frère chargé de la curatelle 28.000 pesos probablement pour investir massivement dans le commerce de l'indigo. Or dans les années suivantes la guerre éclata, provoquant une quasi rupture des échanges. Jose González Batres dut faire face aux intérêts de ce capital soit plus de 900 pesos par an. Profitant de la bienveillance de son frère plusieurs années passèrent sans qu'il paie d'intérêts sur ce capital, mais en 1793 il réussit à convaincre sa femme de se porter garante du prêt, libérant de leurs obligations Ambrosio de Taboada y Juan De Oliver. Ceux-ci conscients de la précarité de la situation dans laquelle se trouvait alors Jose González Batres, devaient pressionner la famille pour se séparer de cette lourde responsabilité. Deux années plus tard les difficultés financières se confirmaient puisque José réclamait avec insistance à la Couronne une baisse des charges qui le frappait dans sa principale activité : l'approvisionnement en viande de la ville⁵⁵. A la mort du sous-diacre, les héritiers n'hésitèrent pas à intenter un procès contre le testament du chanoine. En effet celui-ci étant chargé de la curatelle, ils estimèrent qu'il était responsable sur ses biens d'une faute grave : l'acceptation de la garantie d'une femme interdite par les lois de Castille. Cette grosse affaire provoqua une longue bataille juridique entre les héritiers de Francisco Batres y Larrave et ceux du *dean* Juan Jose Gonzalez Batres⁵⁶. Le procès fait clairement apparaître que les problèmes financiers de Jose González Batres débutèrent véritablement avec l'emprunt de ce capital car, en 1785, sa fortune était de 56.075 pesos donc largement suffisante pour garantir le prêt. Au bout du compte la plupart des créanciers furent remboursés mais les héritiers du sous-diacre ne purent cependant rien toucher. Ces derniers se plaignirent fortement des dépenses injustifiées, plus de 800 pesos, qu'engagèrent alors les enfants de Jose pour enterrer leur père ou des 2.329 pesos que ces mêmes fils touchèrent pour régler le testament⁵⁷. Les apparences furent sauvées... De même les enfants

continuèrent de vivre dans la maison paternelle d'une valeur de plus de 20.000 pesos qui selon le curateur de Francisco Batres aurait pu être loué à 500 pesos par an ! Les divisions se font toujours plus fortes avec notamment de nombreux procès entre les différents groupes familiaux comme celui de Rafael et Antonio contre Julian Batres y Muñoz en 1810 pour du bétail non payé⁵⁸.

Le curé de San Sebastian. En se mariant en 1760 avec Josefa Muñoz y Barba, Manuel González Batres y Arrivillaga, *alcalde* en 1760 et 1761, se lia avec une famille fortement implantée dans l'Eglise⁵⁹. Dans cette famille les mariages sont célébrés avec des hommes comme Cayetano Pavon ou Gaspar Juarros qui sont des commerçants plutôt récemment implantés au Guatemala⁶⁰. Si les frères de Manuel González Batres ne choisissent pas l'Eglise, préférant le célibat, le lien avec cette dernière est loin d'être coupé : Antonio Batres y Munoz obtint pendant au moins douze années entre 1797 et 1811, la ferme des dîmes de San Domingo Mixco⁶¹. Il versa à l'Eglise 850 pesos en 1805 et 650 en 1809 contre le prélèvement de 10 % sur les récoltes de cette zone. Son garant était alors Julian Batres. Ces gains annuels devaient s'élever aux alentours du double du montant de la ferme. Mais incontestablement le lien le plus étroit avec l'Eglise était assuré par Juan José dont on peut mesurer l'influence en 1807 lorsqu'il intervint pour protéger son frère Miguel mis en cause lors d'un *juicio de residencia*⁶².

Le soutien du *dean* et une position économique probablement moins difficile que celle de son frère facilitèrent à Juan Jose, fils de Manuel, l'obtention d'une charge très importante dans l'Eglise : la paroisse de San Sebastian⁶³. Ce dernier l'occupa pendant plus de trente ans entre 1798 et 1829. Il suivit les cours de l'université de San Carlos où il obtint son *bachiller* en philosophie et en théologie puis son doctorat en théologie en 1791⁶⁴. Il devint recteur de l'université en 1794 tout en étant chapelain, pendant deux années, du couvent de Belen, apparemment *ad honorem* en raison de l'extrême pauvreté de cet hôpital⁶⁵. Ce cursus très orthodoxe et sa faible mobilité cache cependant une exceptionnelle activité. Placé dans des circonstances différentes de celles de son oncle, disposant de moins d'appui et dans une conjoncture plus difficile il n'eut pas d'autre choix que d'intenter de nombreux procès pour maintenir le niveau de ses revenus. Ainsi, s'il récupéra la jouissance d'une chapellenie que servait son oncle le *dean*, en 1813, laquelle était de 1366 pesos⁶⁶. Mais Ygnacio Guerra fit détruire la propriété qui garantissait l'emprunt et se déclara prêt à rembourser le capital, or il meurt et sa veuve Petronila Cerda ne put rembourser le capital. Le curé de San Sebastian intenta alors un procès et exige la vente de la maison de la veuve et obtient satisfaction⁶⁷. Il jouissait par ailleurs de plusieurs autres chapellenies avec des capitaux modestes comme le montre le cadre ci-dessous, ce qui ne devait pas faciliter le recouvrement des intérêts.

Capital de la chapellenie	Source
3000 pesos gagés sur la maison familiales	AGCA, A1-20, leg 1344, fol 73,74.
1500 pesos gagés sur une hacienda appelée Pueblo Nuevo du Lic. Santiago Monzon	AHA, T6,92 fol 9
1213 pesos gagés sur l'hacienda appelée el Jovero de Ventura Najera : patron el dean	AHA, T6,92 fol 9
1000 pesos gagés sur une maison en partie détruite à Antigua Guatemala qui se trouve louée	AHA, T6,92 fol 9
200 pesos de sa paroisse reconnus par Ramon Ybarra	AHA, T6,92 fol 9
400 pesos de sa paroisse reconnus par Simona Cabrera	AHA, T6,92 fol 9
500 pesos de sa paroisse reconnus par les héritiers de Mariano Arrivillaga	AHA, T6,92 fol 9
500 pesos de sa paroisse reconnus par les héritiers de Luis de Arcia sur une hacienda à	AHA, T6,92 fol 10
Mita du nom de Santa Ysabel Mongoi	
500 pesos de sa paroisse reconnus par Manuel Estrada sur une hacienda en Jalapa du nom de San Juan El Potrero	AHA, T6,92 fol 10

Dynamique, il profita des rentes importantes de sa paroisse (près de 4000 pesos par an) pour prêter à intérêt des sommes parfois considérables. Il prêta à ses proches, Jose Antonio et Julian Batres, 2000 pesos en 1815⁶⁸. Il n'hésita pas à engager de nombreux procès contre les mauvais payeurs en obtenant par exemple en 1815 du puissant commerçant Anselmo Quiroz le remboursement du capital d'une chapellenie de 4000 pesos dont il a la jouissance.⁶⁹

Comme pour les enfants de Jose González Batres y Arrivillaga, les divisions et les difficultés financières n'épargnèrent pas cette famille ; les procès se multiplièrent notamment entre les deux frères Miguel et Jose Antonio⁷⁰. En 1825, Julian entama à son tour un procès contre son frère Ignacio pour récupérer certaine quantités d'indigo⁷¹. Ignacio mourut en 1826 dans une situation proche de l'indigence⁷². La famille ne possédait alors plus les appuis dont elle jouissait dans l'Eglise durant toute la seconde moitié du XVIIIème siècle ce qui explique par exemple le procès intenté par le majordome de l'archiconfrérie de la cathédrale contre Julian Batres en 1815⁷³.

La famille González Batres y Najera. Dans cette branche, le lien avec l'Eglise était assuré par Diego Jose González Batres y Najera dont la carrière est plus originale que celle de son cousin curé de San Sebastian, dans la mesure où il obtint un bénéfice important seulement en 1828, à plus de soixante ans. Immédiatement après, il devint le gouverneur du diocèse en 1829, après l'expulsion de l'évêque Ramon Casaus y Torres⁷⁴.

Né en 1767, ordonné par Cayetano Francos y Monroy en mars 1790⁷⁵, il passa six années au séminaire diocésain⁷⁶. Entre 1796 et jusqu'en 1810⁷⁷, il exerce la fonction de juge à la cour ecclésiastique, mais lorsqu'il prétend à une fonction plus honorable comme celle de commissaire du Saint Office sa candidature n'est pas retenue⁷⁸. La documentation consultée montre clairement qu'il consacre aussi une bonne partie de son temps à des activités bien éloignées de la vie religieuse. Comme son cousin, il récupéra la jouissance d'une partie des chapellenies fondée par ses ancêtres notamment une de 3000 pesos, qui lui est contestée, en 1815, par un membre de la famille Batres y Muñoz⁷⁹. Les membres de la congrégation de San Felipe Neri lui louent en 1797 une hacienda très proche de la capitale contre le paiement d'un loyer de 400 pesos annuels⁸⁰. Il possédait en outre de nombreuses terres autour de la municipalité de Dueñas. Les représentants du village dans une lettre savoureuse, se plaignent amèrement de ne pas pouvoir entretenir l'école primaire *«porque este pueblo no tiene ninguna en que podamos sembrar y hacer nuestras sementeras, pues el ciudadano Pbro Diego Batres es el dueño de las tierras que circundan este pueblo y nos hallamos bastante oprimidos. Es evidente que si este pueblo tuviera ejidos de tierras, ya sembraríamos en comunidad nopales que entre todos fomentariamos que nos dieran suficientes cosechazs de Grana...»*⁸¹. En 1812, il investit dans un moulin qu'il achète à Maria Josefa Najera⁸². Il hypothèque un an plus tard ce moulin pour obtenir du sacristain Jose Teodoro Franco un prêt de 4000 pesos⁸³. Ses activités ne l'empêchèrent pas de rester très proche de l'Eglise puisqu'en 1823 par exemple comme majordome de la confrérie de la Caridad il intenta un procès contre le testament de Cayetano Pavon, pour un capital non remboursé de 2000 pesos⁸⁴. Cependant, en 1829, il n'habitait pas une maison particulière comme son oncle le *dean* mais partageait la maison de son frère Francisco, ce qui peut indiquer que ses affaires commerciales n'étaient pas très florissantes⁸⁵. En outre, en dépit d'un procès contre la famille Arrivillaga, il ne parvint pas en 1822 à récupérer 4000 pesos d'une chapellenie qui pesait sur l'hacienda de Yzpaugazate⁸⁶.

Conclusions :

Avant de conclure sur l'itinéraire de cette famille pendant l'époque coloniale, il faut souligner les limites et l'intérêt de cette approche sociologique. De nombreuses questions restent sans réponse surtout parce que les études de ce type font cruellement défaut. Les inventaires après décès n'ont pratiquement jamais été étudiés au Guatemala et la reconstitution des réseaux socioéconomiques est une entreprise en friche.

Entre 1700 et 1750, la famille González Batres prenait véritablement de l'importance au sein de la société coloniale pour presque la dominer tout au long de la seconde moitié du

XVIIIème siècle puis perdre de son influence au moment de l'indépendance. Les membres de la famille González Batres surent incontestablement tout au long du XVIIIème siècle profiter non seulement des prébendes ecclésiastiques mais surtout des capitaux que drainaient l'Eglise pour accroître et conforter leur puissance. Proches du juge des chapellenies, alliés par l'amitié et la confiance avec certains des administrateurs des couvents les plus opulents, il obtinrent des prêts importants sans lesquels ils n'auraient pu mener à bien les différentes entreprises commerciales qu'ils dirigeaient. La baisse de l'activité importatrice à la fin du XVIIIème siècle en raison des guerres, et les trop grandes facilités de crédit auprès des corporations religieuses expliquent probablement le déclin inéluctable de cette famille largement affaiblie financièrement lorsque survint l'indépendance. A la mort du chanoine, le "noyautage" de l'institution religieuse était beaucoup plus difficile. Les difficultés financières de la famille étaient connues en raison des ventes aux enchères. Par exemple, Diego Jose et Jose Antonio, exécuteurs du testament de leur oncle par exemple n'obtinrent pas, en 1808, l'autorisation royale pour que la municipalité reconnaisse à 5 % un capital de 11.000 pesos qu'ils cherchaient alors à placer en lieu sûr⁸⁷. La confiance fuyait alors la famille.

Ces analyses sont pourtant essentielles pour au moins essayer de comprendre certaines décisions politiques apparemment peu claires : ainsi Diego Batres y Najera accepte de gouverner l'Eglise en l'absence de l'évêque expulsé probablement parce que le clan Batres est alors profondément divisé. Il coopère avec les libéraux à un poste clef alors que ses cousins n'ont d'autres recours que l'exil...

En effet les forces libérales portent des coups très durs à l'influence des Batres à partir de 1829, s'attaquant directement aux personnes en expulsant ou emprisonnant les plus compromis dans le régime antérieur et vendant aux enchères une partie de leurs biens personnels⁸⁸.

L'historiographie centraméricaine évoque beaucoup la famille González Batres mettant à son crédit outre l'activité proprement liturgique et de nombreuses oeuvres sociales mais ces travaux oublient la vaste organisation économique qui permettait aux membres de ces familles de se monter généreux. Prenons un exemple pour conclure cette étude : en 1768, Juan Jose González Batres s'adressa au Roi pour que soient établies douze bourses pour des Indigènes d'ascendance noble. Il s'adressait à la couronne en plaidant qu'il avait déjà entrepris de faire construire des chambres à ses élèves⁸⁹. Ces actions aussi charitables et bien intentionnées qu'elles furent n'eurent que très peu d'incidence dans la vie quotidienne des populations indiennes puisque la révision du livre des entrées et sorties du séminaire Tridentin, entre 1780 et 1821, montrent que seulement deux indigènes caciques parvinrent à entrer dans ce collège réservé aux enfants de l'aristocratie *«limpio de toda mala raza»*⁹⁰. Or durant cette période les bourses ont été effectivement accordées par le Roi et le chanoine possédait le pouvoir dans l'Eglise qui lui aurait permis de mener à bien son projet de former une véritable élite indienne. L'évêque Cortez y Larraz n'est lui pas dupe du caractère artificiel de cette demande car, selon lui, les rentes du séminaire étaient suffisantes pour donner des bourses aux fils de caciques et de toute façon très peu possédaient en réalité le niveau d'étude requis pour suivre les cours dispensés.

¹ Il s'agit d'offrir une vision plus complète de la complexité qui caractérise toute réalité sociale. Voir, pour plus de détails : S. Cerruti, "La construction des catégories sociales", dans J. Boutier y D. Julia (coords), *Passés recomposés, champs et chantiers de l'histoire*, Paris, 1995, pp. 224-234.

² Arnold Bauer, *La Iglesia en la economía de America latina : siglo XVI-XIX*, Mexico, 1986 p 17 à 55. La Couronne ne chercha pas à limiter les ressources économiques d'une institution qui garantissait la cohésion sociale à l'intérieur d'un empire profondément inégal.

³ Gustavo Palma Murga, *Mesoamerica, Nucleos de poder local y relaciones familiares en la ciudad de Guatemala a finales del siglo XVIII*, p 255, 1986. L'auteur souligne que la famille constitue le groupe le plus influent dans l'*ayuntamiento* dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle.

⁴ Pamphlet extraordinaire publié dans le Numéro du 20 octobre 1820 del *Amigo de la Patria*. Selon l'auteur, les charges cumulées par 64 membres de la parentèle Aycinena / Batres / Barrutia / Muñoz représentaient 89.025 pesos de salaire annuel.

⁵ Familias novohispanas, siglos XVI al XIX, Seminario de Historia de la familia, El Colegio de Mexico, 1991 Voir l'article *miembros de los cabildos eclesiasticos y sus familias en Lima y en la Ciudad de Mexico en el siglo XVIII*, Paul Ganster, p 163.

⁶ Marie Noëlle Chamoux, *Prestar y pedir prestado, relaciones sociales y crédito en Mexico del siglo XVI al XIX*, 1993, p 11.

⁷ Ramiro Ordoñez Jonama, *la familia Batres y el Ayuntamiento*, AGHG, N° 67, 1993, p 9.

⁸ Palma Murga, Gustavo. *Indice General del Archivo del Extinguido Juzgado privativo de Tierras depositado en la escribania de Camara del Supremo Gobierno de la Republica de Guatemala, Segunda parte que comprende el Indice Alfabetico General*, CIESAS et CEMCA, Guatemala, 1991, p 445.

⁹ AGCA, A1.20, Exp 9722, Leg 1230, fol 109 v.

¹⁰ Voir José Manuel Santos Pérez, "Los comerciantes de Guatemala y la economía de Centroamérica en la primera mitad del Siglo XVIII", *Anuario de Estudios Americanos*, LVI-2, Julio-diciembre, 1999, p. 469-470.

¹¹ AGCA, A1.20, Exp 9948, Leg 1458, Notaire Juan Jose Zavala (1752). Ce testament est remarquable par la richesse de l'information et permet de se faire une idée du caractère méticuleux du personnage. Il renferme plus de 80 clauses qui prévoient avec minutie le partage de la fortune de Juan Jose Gonzalez Batres.

¹² Juana de Dios Arrivillaga est une fille de Tomas de Arrivillaga, troisième titulaire du majorat de cette famille marié avec Juana Maria de Roa y Cilieza.

¹³ AGCA, A1.20, Exp 9948, Leg 1458, Clause N° 41 «Declaro haver tenido varias cantidades de dinero a usura pupilar y haver hecho oblación de todas cuentas han sido a mi cargo y he reconocido : cuio resguarda se halla entre mis papeles por lo que son oblaciones : y que haviendo asi mismo tenido a usura pupilar algunas cantidades pertenecientes a la cofradia de nuestra señora de la concepcion de la que soy mayordomo».

¹⁴ AGCA, A1.20, Exp 9948, Leg 1458, Clause N° 15 «Declaro ser mayordomo de la Cofradia de Nuestra Senora de la Concepcion y es administrador de la obra pia de Baltazar de Orena»

¹⁵ AGCA, A1-20, Leg 1344, Livre des actes notariés de Jose Antonio Santa Cruz. Selon sa femme, Manuel « fue sindico de la capilla interior de San Antonio en el convento de San Francisco y mayordomo de la cofradia de la Santa Vera cruz en la misma Yglesia».

¹⁶ AGCA, A1.20, Exp 9948, Leg 1458, Clause N° 43, ses correspondants commerciaux étaient, à Cádiz : Pardo y Freye, à Puebla Andres de Gastay, à Oaxaca Francisco Canton Villasurca, à Vera Cruz : Jose Gimenez Peres et Juan Jose Perez au Mexique.

¹⁷ AGCA, A1.20, Exp 9948, Leg 1458, Clause N° 15 : «...viendo que la diferencia que puede hacer entre los hijos de primero y segundo matrimonio por partes materna es muy corta respecto al tanto que tengo hecho, es mi ultima voluntad, que de todo el caudal existente que me pertenezca, sacadas las mandas de mi ultima voluntad se igualen todos en conformidad que me permite el derecho, pues sacadas del quinto de mis mandas, aun me sobraria para poder proceder de el, en lo que me pareciese y del tercio de que tengo derecho aplicarlo en beneficio del hijo que quisiese».

¹⁸ AGI,Liasse GUATEMALA N° 365, *Relacion de meritos y servicios*.

¹⁹ John Tate Lanning *The University in the Kingdom of Guatemala*, London, Oxford University Press, 1955, p. 153 ; En 1793, lorsque le comité de sélection commença à pourvoir la chaire de droit canon il déclara qu'il ne pouvait pas voter en raison de la présence parmi les candidats d'Antonio Larrazabal un membre de sa famille. C'est le *clausro pleno* qui décida de l'exclure du vote à 10 voix contre 8.

²⁰ AHA, Livre de baptême réservé aux espagnols (1772 - 1822)

²¹ AHA, T5, 52, Livre de chapellenie, «Goza de una capellania de 4000 pesos que mando fundar su tio Diego Gonzalez Batres. AHA, T3,140, Livre de chapellenie, Jose Teodoro Franco se hace cargo de 50 pesos enterado por Jose Maria Estrada escribano real por reditos de 500 Pesos que reconoce de la capellania que con 2000 pesos fundo Juan de Salazar y esta vacante por muerte del Br Isidro Zepeda y Batres. AGCA, A1.20, 2583 - 20911, (1780) Obligación suscrita en la antigua Guatemala entre el Pbro Isidro de Zepeda y Estevan Jose de Yudice, del comercio de la Nueva Guatemala, para la administración de un capital, para una compania mercantil.

²² Gustavo Palma Murga, "Nucleos de poder local y relaciones familiares en la ciudad de Guatemala a finales del siglo XVIII ", *Mesoamerica* p 255, 1986. Les ventes des charges de l'*Ayuntamiento* sont peu fréquentes. Entre 1770 et 1821, 99 individus ou corps de familles accèdent à ce corps. D'après l'accumulation des années de charge on se rend compte de la présence d'un nombre réduit de familles. On peut visualiser l'importance prise par 28 familles (existence d'au moins deux générations sucessives). La famille Gonzalez Batres fait partie des cinq familles qui totalisent 20 années

successives de participation.

²³ Ordóñez Jonama (Ramiro), *Juan Jose Batres* en Biografías sintéticas de centroamericanos distinguidos, RAGEGHH VIII, Guatemala, 1983, p. 191.

²⁴ AGCA, A1.20, Exp 9948, Leg 1458, Clause N° 52 : Son père constitue un véritable petit majorat de 17586 pesos (11500 coût de la fabrication de la maison, 3500 pesos liquidation d'un censo qui la gravait, 700 pesos d'une vitrine de protection d'une sculpture, plus de 600 pesos de peintures religieuses et 1000 pesos en liquide pour payer ses funérailles) dans les termes suivants : «Mando es mi voluntad en virtud y fuerza de las facultades que iran expressadas para su mas preciso cumplimiento; que las dichas casas morada con sus accesorias quedan como van expressadas en vinculo perpetuo, en aquella via y fianza que mejor lugar aya en derecho y con las clauzulas fuerzas y firmezas conforme a el necesario y desde ahora porque assi es mi voluntad fundado vinculo e inextinguible, para cuio goze llamo en primero lugar a mi hijo el Doctor Juan Jose Rafael Joaquin con la calidad de que el susdicho, ni ninguno de los que entrasen llamados al goze de dicho vinculo, puedan vender ni gravar las dichas casas como ni sus acesorias en cosa alguna de censo, ni otra alguna qualesquiera que este gravamen.»

²⁵ AGCA, A1.20, Exp 9948, Leg 1458, Clause N° 18. Le récépissé de ses mérites et services est cependant daté de 1745 ce qui prouve que le paiement des correspondants est encore plus ancien. Voir liasse INDIFERENTE GENERAL 236.

²⁶ AGI, Leg. Indiferente general 236, *relación de meritos y servicios*, n°18

²⁷ Miles Wortmann, *Government and society in central america 1680 - 1840*, NY, 1982, p 64.

²⁸ AHA, T7,77, Exp 1840 , *Yngresos y Profesiones de monjas en el monasterio de la concepcion del ano de 1741 a 1750*. Francisca Xavier y Josefa Antonia entrent au couvent ensemble en 1748. Francisca Xavier né en 1729 est parrainée par l'*alferez mayor* Tomas de Arrivillaga, Josefa Antonia née en 1731 était parrainée par le curé Castellano de Morales, curé de la congrégation de San Felipe Neri.

²⁹ AHA, T7,77, Exp 1752, Jose Gonzalez Batres hypothèque alors son hacienda, estimée à plus de 5000 pesos mais supportant déjà un *censo* de 1000 pesos au bénéfice du couvent de la merced. Lorenzo Montufar, marié avec Maria Coronado y Rodriguez, sera un peu plus tard *alcalde ordinario* de la ville en 1782 et 1783.

³⁰ AHA, T7,89, Exp 6043 ; T7,89, Exp 6047 ; T2,93, Exp 2731, Sur les 50.000 pesos perdus par le couvent franciscain, aucun ne pèse sur des maisons appartenant à la famille Batres, de la même façon sur les 85.000 perdus par le couvent mercédaire et les 36.000 perdus par Santa Clara n'apparaît pas le nom de cette famille.

³¹ AGCA, A2.2, Exp 510, leg 21, Manuel Gonzalez Batres fonde cette chapellenie comme exécuteur testamentaire de Pedro Antonio Mejuto. A1-20, leg 1344, Maria Josefa Munoz y Barba, dans le testament qu'elle rédige en lieu et place de son époux précise que la toute dernière fille Micaela Dominga a finalement renoncé à son héritage (plus de 24000 pesos) pour rejoindre le couvent de Santa Clara.

³² AHA, T6,92, Exp 5680, fol 2

³³ AGI, Guatemala Legajo N° 947, 28 folios , Dans une lettre datée de décembre 1770, signée par Antonio Alonso Cortes, Joseph Palencia, Juan Jose Batres, Juan de Dios Juarros et Miguel de Montufar, ces trois derniers apparentés, les chanoines se livrèrent à un véritable exercice de "démolition" : ils se plaignaient auprès du Conseil des Indes des directives de l'évêque, qui cherchait à revitaliser la vie religieuse mais qui prenait des mesures impliquant une modification profonde des habitudes des chanoines. Certaines phrases révèlent les tensions qui existaient alors : "Se Dirijo primero esta razon porque debia ser prolixa y dejaba mui poco tiempo la fatiga de los frequentos y dilatados cabildos, que se tenian a causa de sus preguntas y repreguntas de esta visita".

³⁴ AHA, T1,103, Exp 6123, (1812) Declaration de Juan Jose Batres y Munoz : "El mencionado tio don Francisco aunque vive en la edad de 67 años y es clerigo subdiacono de este arzobispo se declaro demente desde el año de 1768 del siglo en que recibí el subdiacono: en este defecto ha permanecido sin interseccion 44 anos y en el subiste : por lo que desde aquella epoca esta en curaduria..."

³⁵ En plus de la folie du sous-diacre, son frère Thomas ne survécut que sept années et ses deux soeurs moururent en bas âge, la dernière occasionnant en outre la mort de Catarina Larrave.

³⁶ AHA, T6,5, Juicios de testamentos, Déclaration de Manuel Torribio Meca«Que en la antiua Guatemala estando al ciudadano de Rosalia Cordova ,de la plata labrada que estaba en su poder se extrajo unos platos y los fue a regalar de modo que tuvo la senora que dar muchos pasos para recobralos y que esto lo supe de ella misma, quien tambien le conto que se quitaba las evillas de zapatos para darlas ». Isidro Vazquez témoigne « que todas las noches le desevelaba hasta la una que el señor dean le puso con una cadena por mano del pbro Torribio meca para contenerlo».

³⁷ AHA, T6,5, Juicios de testamentos, quarderno relativa a la curaduria ad bona del subdiacono

³⁸ AHA, T6,5, Jose Teodoro Franco se montre alors très lucide "el 5 % es corta compensacion por el trabajo y servicio de esta curaduria respecto a que que no se contrae solo a cobrar sino tambien a ciudar de la persona del subdiacono Francisco Batres en el resto de cosas que no expresa su sobrino Jose Antonio las que ya pueden considerarse como son respeto de su situacion ; y entender enteramente de sus bienes y negocios en cuios hechos tiene que imponerle por menor entablar varios pleitos, con sus parientes y agitar los que hay"

³⁹ Jose Teodoro Franco (1759 - 1841) était un enfant illégitime éduqué par le curé Manuel de Pineda y Morga. Il réalisa une brillante carrière comme gestionnaire des biens de l'Eglise, en 1795 il obtint la responsabilité de la gestion des vacances de chapellenies puis en 1800 devient sacristain de la cathédrale grâce à la garantie du Marquis d'Aycinena. Il sera aussi gestionnaire des rentes du collège tridentin puis des couvents de Santa Catalina et de différentes oeuvres pieuses.

⁴⁰ AGCA, A1-20, Leg 952, Livre des actes notariés de Jose Diaz Gonzalez, fol 375.

- ⁴¹ AGCA, A1-20, Leg 952, Livre des actes notariés de Jose Diaz Gonzalez, fol 403.
- ⁴² AGCA, A1-20, Leg 948, Livre des actes notariés de Jose Diaz Gonzalez, fol 388.
- ⁴³ AGCA, A1-20, Leg 819, Exp 9313, Livre des actes notariés de Jose Francisco Gavarrete : il s'agit des clauses 7 (4000 pesos), 11 (1000 pesos), 12 (4000 pesos), 13 (1000 pesos), 15 (1500 pesos), 16 (500).
- ⁴⁴ Richmond F. Brown, Profits, prestige, and persistence : Juan Fermin de Aycinena and the Spirit of enterprise in the Kingdom of Guatemala, H.A.H.R., N° 75 / 3, p. 426. L'auteur s'attarde longuement sur l'esprit d'entreprise qui animait Juan Fermin Aycinena mais aborde très peu les relations très privilégiées et somme toute nécessaires que ce commerçant entretenait avec l'Eglise.
- ⁴⁵ AGCA, A1-20, Leg 944, Livre des actes notariés de Jose Diaz Gonzalez, fol 259
- ⁴⁶ AGCA, A1-20, Exp 9311, Leg 817, Livre des actes notariés de Francisco Gavarrete, fol 56
- ⁴⁷ AGCA, A1-20, Leg 817, Exp 9311, Livre des actes notariés de Francisco Gavarrete, fol 86, Le marquis de Aycinena engage 2000 ducats d'or.
- ⁴⁸ AGI, Legajo GUATEMALA 847, Le comerciant Sébastian Melon achète la maison et sollicite l'autorisation de pas payer l'alcabala.
- ⁴⁹ AGCA, A1-20, Leg 944, Livre des actes notariés de Jose Diaz Gonzalez, (1793), Le marquis d'Aycinena reconnaissait alors 6.000 pesos une oeuvre pieuse que fonde le chanoine. A1-20, Leg 817, Exp 9311, Livre des actes notariés de Francisco Gavarrete (1801), fol 56,58. La somme empruntée est alors de 4000 pesos sur une oeuvre pieuse fondée sur les biens du *Colegio de niñas*.
- ⁵⁰ AHA, *Libro de entrada y salida del colegio seminario*, fol 41.
- ⁵¹ AGCA, A1.15, Leg 2544, Exp 20366. (1810) La maison reconnaissait alors une charge de 3500 pesos dont 2000 pesos d'une chapellenie servie par le chanoine Juan Jose González Batres.
- ⁵² AGCA, A1-43, Leg 2730, Exp 23409
- ⁵³ AGCA, A1-43, Leg 2730, Exp 23409, Le total des dettes en 1810 est de 76650 pesos.
- ⁵⁴ AGCA, A1-43, leg 2176, Exp 23520, l'inventaire des biens proprement dit est de 36.131 pesos plus 12.266 pesos d'une hacienda et d'une maison à Antigua Guatemala ; mais les dettes atteignent 91.553 pesos (23.000 pesos à des commerçants de Cádiz, 14.960 de la dot de sa femme, 44.597 à la tutelle de Francisco Batres y Larrave, 1500 de la *Escuela de Christo*, 1100 pesos de Santa Clara, 1900 pesos du couvent de *Concepción*, 1000 pesos a Mariano Yzaguirre, 1000 pesos à Gabriel Muñoz et enfant 2500 pesos de Garcia Redondo.
- ⁵⁵ AGCA, A3.3, Exp 34924, Leg 2367
- ⁵⁶ AGCA, A1-43, Leg 2739, Exp 23522, (156 folios)
- ⁵⁷ AGCA, A1-43, Leg 2736, Exp 23474, (80 folios) (1814)
- ⁵⁸ AGCA, A1.5-7, Exp 18416, Leg 2417
- ⁵⁹ A1-20, Leg 817, Exp 9311, Livre des actes notariés de Francisco Gavarrete, (1802), Folio 110,113. Josefa Munoz y barba est en effet une soeur de Gabriel Muñoz y Barba cura de San Juan Zacatepequez lequel fonde une chapellenie de 4000 pesos dont la jouissance retombe à sa mort sur le curé de San Sebastian Juan Jose Gonzalez Batres y Muñoz. Voir aussi "*Plano Genealógico que por todas líneas manifiesta la Noble Ascendencia de la Prole de Don Manuel González Batres, y de Da Ma Josefa Muñoz y Barba de Figueroa Alvarez de Asturias y Nava*", localisé dans AGI, *Escudos y Arboles Genealógicos*, 147.
- ⁶⁰ Julian Batres y Munoz s'allie avec une soeur de Gaspar Juarros y Lacunza, lequel se marie avec Micaela Montufar qui n'est autre que la fille de Miguel Montufar et de Lucia Agustina Gonzalez Bates et dont plusieurs enfants atteignent des postes clefs dans l'Eglise notamment le chanoine Juan de Dios Juarros y Montufar et le prêtre historien Domingo Juarros y Montufar. Jose Antonio Batres y Munoz choisit pour épouse Maria Josefa Pavon y Arrivillaga qui eut pour oncle Bernardo Jose Pavon y Munoz membre important du chapitre ecclésiastique.
- ⁶¹ AGCA, A1-20, Leg 947, Livre des actes notariés de Jose Diaz Gonzalez. En 1797 il obtient la ferme des dîmes pour 3 ans avec l'obligation de rendre compte ponctuellement des produits dîmés et de payer 200 pesos la première année et 450 pesos la seconde. Il hypothèque tous ses biens ainsi que ce ux de son Frère Ventura Batres.
- ⁶² AGCA, A1.30, Exp 4338, Leg 37.
- ⁶³ AHA, Livre de baptême réservé aux espagnols. Le parrain de Juan Jose Batres y Munoz fut le chanoine Juan Jose Gonzalez Batres.
- ⁶⁴ AGCA, A1.3.13.5, Exp 12984, Leg 1946
- ⁶⁵ AGI, Liasse Guatemala 923, 30 folios.
- ⁶⁶ AHA, T6,92, Exp 5680, fol 8. La chapellenie fut fondée par Pedro Matute avec un capital de 6600 pesos est ramenée à 1366 par un decret royal de janvier 1792 conséquence de la ruine de la ville en 1773.
- ⁶⁷ AGCA, A2.2, Exp 510, leg 21, fol 61 a 66.
- ⁶⁸ AGCA, A1- 20, Leg 826, Exp 9319, fol 61. Livre des actes notariés de Jose Francisco Gavarrete
- ⁶⁹ AGCA, A1- 20, Leg 829, Exp 9322, fol 32, Livre des actes notariés de Jose Francisco Gavarrete.
- ⁷⁰ AGCA, A1.5.7, Exp 18630, Leg 3436, Miguel Batres y Munoz réclame à son frère Jose Antonio 4000 pesos.
- ⁷¹ AGCA, B90.2, Exp 31173,31190, Leg 1280
- ⁷² Ramiro Ordóñez Jonama, *la familia Batres y el Ayuntamiento*, AGHG, N° 67, 1993, p 57.
- ⁷³ AGCA, A1.11-2, Exp 48576, Leg 5780
- ⁷⁴ AGCA, B83.3, Exp 25287, Leg 1115, (1830 / 08 / 05) Le doyen du Chapitre fait savoir au gouvernement qu'en raison de la non acceptation de l'élection de Pedro Ruiz de Bustamante pour exercer la charge de proviseur et vicaire général, Diego Jose Batres y Najera est proposé après nouvelle élection. Choix accepté par le gouvernement libéral.

⁷⁵ AHA, A4, 38, T5, 78, *Libro de ordenaciones* ; Fol. 126 à 188.

⁷⁶ AHA, *Libro del colegio seminario de Asunción*, Fol. 11. Il entre le 21 juillet 1781, obtient une bourse le 3 mars 1784 et en sort le 22 janvier 1787.

⁷⁷ AHA, T5,77, Libro A, Il renonce au profit de Tomas Beltranena

⁷⁸ AGN, Vol 1426, Expediente 40, (1805), Fojas 181 - 183

⁷⁹ AGCA, A1.11.32, Exp 49671, Leg 5861

⁸⁰ AGCA, A1-20, Leg 816, fol 15,17.

⁸¹ AGCA, B80.6, Exp 23086, Leg 1079

⁸² AGCA, A1- 20, Leg 828, Exp 932, 75, Livre des actes notariés de Jose Francisco Gavarrete

⁸³ AGCA, Section federal 1823 / 1824, Livre de des actes notairés de Jose Francisco Gavarrete, fol 121.

⁸⁴ AGCA, B90.3, Exp 31380, Leg 1293

⁸⁵ AHA, Padrones, leg 916

⁸⁶ AGCA, B90.3, Leg 1292, Exp 31362

⁸⁷ AGCA, A1.2-1, Exp 16021, Leg 2233. Cette quête de sécurité dans les placements est lié à la situation difficile des héritiers du chanoine.

⁸⁸ AGCA, B118.9, Exp 51798, Leg 2436 : Manuel Antonio Batres est encore au Mexique en 1834. B10.7, Exp 4102, leg 186, fol 3 : Jose Mariano Batres est emprisonné à Sonsonate en 1829. B118.9, Exp 51425, leg 2434 : Rafael Roma epoux de Manuela Maria Batres est emprisonné la même année. B112.2, Exp 48126, Leg 2362, Jose Juan Batres de la même façon. B112.2, Exp 48029, Leg 2362, fol 1, Luis Batres est aussi prisonnier dans l'édifice abritant le congrès.

⁸⁹ John Tate Lanning, *The University in the Kingdom of Guatemala*, London, Oxford University Press, 1955, p. 235

⁹⁰ AHA, Libro de entrada y salida del Colegio Seminario de la Asuncion, Les deux prêtres ordonnés furent Hermenegildo Morales y Lopez qui entre au collège en 1805 et Dionisio Chunay y Gomez qui entre au collège en 1801.